

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Leçons de géographie

Émile Martel, *Le faiseur d'îles*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 60 p.

François Hébert, *Les pommes les plus hautes*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 80 p.

Stefan Psenak, *Le fantasme d'immortalité*, Hearst, le Nordir, 1997, 90 p.

Carol Lebel, *Petites éternités où nous passons*, Québec, Le Loup de Gouttière, 1997, 120 p.

Jacques Paquin

Numéro 88, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1997). Compte rendu de [Leçons de géographie / Émile Martel, *Le faiseur d'îles*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 60 p. / François Hébert, *Les pommes les plus hautes*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 80 p. / Stefan Psenak, *Le fantasme d'immortalité*, Hearst, le Nordir, 1997, 90 p. / Carol Lebel, *Petites éternités où nous passons*, Québec, Le Loup de Gouttière, 1997, 120 p.] *Lettres québécoises*, (88), 40–41.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Émile Martel, *Le faiseur d'îles*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 60 p., 10 \$.
François Hébert, *Les pommes les plus hautes*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 80 p., 12,95 \$.
Stefan Psenak, *Le fantasme d'immortalité*, Hearst, le Nordir, 1997, 90 p., 14 \$.
Carol Lebel, *Petites éternités où nous passons*, Québec, Le Loup de Gouttière, 1997, 120 p., 15 \$.

Leçons de géographie

— Vous êtes bien cartographe ?

— Oui, Monseigneur.

— Alors pourquoi ne faites-vous pas vos cartes comme vous l'entendez ? Est-ce que je vous ai demandé, moi, comment chanter la messe ? Est-ce que mon honorable ami, le Premier Ministre, vous a jamais consulté au sujet des élections ?

(Jacques Ferron, « Les provinces »)

POÉSIE
Jacques Paquin

TOUT COMME GILLES MARCOTTE, dans *Le roman à l'imparfait*, parlait du « romancier comme cartographe » dans la littérature québécoise, on pourrait, en poésie, dresser la liste des poètes géographes. Les déambulations du piéton dans la cité, ou du marcheur dans un chemin de campagne, ou alors les plans d'aménagements territoriaux des poètes qui se sont succédé, disons, de l'Hexagone aux Herbes rouges, pourraient, sans nul doute, donner lieu à une intéressante toponymie de l'imaginaire.

Îles de rêve

Le faiseur d'îles, d'Émile Martel, raconte, et le plus simplement du monde, sur le mode de la conversation, comment on construit une île. Rien de plus, rien de moins. Le narrateur, nul autre que le faiseur d'îles lui-même, ne nous épargne aucun détail sur les aspects à considérer lors de la construction d'une île. Il existe peu d'exemples, dans la poésie québécoise, de poèmes où il est question d'un métier, même imaginaire. L'exemple le plus illustre étant bien sûr Saint-Denis Garneau avec le poème « Jeu ». Mais ensuite, il faut faire un grand effort pour trouver d'autres cas semblables (Giguère à l'occasion, Paul-Marie Lapointe, qui réinvente toute la réalité de l'arbre). L'influence d'Eugène Guillevic ou même de Michaux ne semble pas s'être transmise jusqu'ici.

Comme *Pour orchestre et poète seul* (son précédent recueil, couronné par le prix du Gouverneur général du Canada), *Le faiseur d'îles* inaugure une nouvelle manière, qui consiste à réfléchir sur un art imaginaire, plutôt que de mettre en scène l'écriture — comme c'était le cas depuis plus d'une décennie. Car inventer une île est aussi bien un art qu'une science. Le « faiseur d'îles », apprend-on, appartient à une « fraternité » : certains sont faiseurs de continents ou faiseurs d'étiquettes (le narrateur les a en horreur) « il y a les faiseurs de courants marins (« qui boudent les faiseurs d'air », p. 17), les tailleurs de montagnes,

les creuseurs de gouffres, des affileurs de précipices. Et même les graveurs de rivières, une fonction plus spécialisée à laquelle notre faiseur d'îles avoue une inclination particulière. Pourquoi « faiseur » ? Par modestie. À défaut d'utiliser le mot « rêveur ». Ni dieu ni savant, notre artiste géographe agit sous la gouverne des « vraies autorités de l'univers » (p. 29). Il a une origine assez mystérieuse puisqu'il n'appartient pas non plus au monde des hommes, il travaille pour le « Grand Laboratoire ».

Voilà que ce qui hésitait entre l'essai, le poème en prose et le merveilleux, bascule dans le texte d'anticipation :

Le laboratoire dont je parle, le Grand Laboratoire, est, d'après ce que je comprends, spécialisé dans la race humaine et son créneau de recherche, dans l'espace et le temps, est cette planète. (p. 50)

L'auteur avait-il réellement besoin de justifier son personnage par la présence d'un univers technique auquel il serait subordonné ? Pour ma part, les propos de ce sympathique faiseur d'îles me suffisaient et peu m'importait la connaissance de cette hiérarchie un peu trop bureaucratique à mon goût. Mais ce sont mes seules réserves. Émile Martel est véritablement un poète incomparable. Si on a dit de l'essayiste Pierre Vadeboncoeur qu'il était un lyrique égaré dans l'action, Émile Martel est un essayiste égaré dans la poésie. Il est rare que la poésie arrive à réfléchir de manière aussi limpide sur l'art :

Est-ce que l'artiste est autre chose qu'un conduit entre sa question et ce qu'il trouve, étonné, sur la toile ou le papier, dans la mer ou au milieu d'un lac ? Est-ce que ça n'est pas devant lui, comme pour le témoin d'un accident cosmique, que se passe l'éternel ? (p. 25)

Entre l'arbre et la métaphysique

François Hébert (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, animateur aux Herbes rouges) signe un premier recueil à l'Hexagone, lui qui jusqu'ici avait publié exclusivement au Beffroi, maison plus con-



nue pour ses textes philosophiques que poétiques. Sans vouloir enlever au Beffroi la place qu'elle occupe en poésie, force est de constater que l'œuvre poétique de Hébert m'était à peu près inconnue jusqu'à maintenant. Publier à l'Hexagone devrait élargir le public de ses lecteurs. Et pour cause. D'abord, nous sommes en terrain connu avec *Les pommes les plus hautes*. Lire Hébert, c'est entrer en contact avec toute une génération, en particulier celle qui gravite depuis bon nombre d'années autour de la revue *Liberté* et qu'on retrouve dans les dédicaces (Brault et Issenhuth, par exemple). De même, le lecteur reconnaîtra sans trop de peine les thèmes privilégiés des poètes de la génération des années soixante, à l'exception de la quête du pays.

En plus de l'intitulé qui y renvoie explicitement, et de l'encre qui l'accompagne, l'image de l'arbre est omniprésente, ce que viennent mettre en valeur deux poèmes intitulés respectivement « Le tremble » et « Le mélèze ». On retrouve aussi l'ironie mélancolique dont font preuve certains poètes ayant précédé la génération de Hébert. À cet égard, l'épigraphe qui ouvre le recueil est significatif : « le malaise au sommet des choses / comme au bout des mots la falaise ». Mais l'appartenance à une forme de tradition n'est pas en soi préjudiciable à un recueil. François Hébert, s'il puise à des thèmes qui nous sont familiers, n'en possède pas moins une écriture originale, semillante à souhait, qui tantôt plonge le lecteur dans la réalité la plus crue du printemps — « miroir de mars le trottoir / avec ses mégots et merdes / émergés des glaces », p. 9 —, tantôt invite à méditer sur la vie et la mort lorsqu'elles sont entremêlées :

[...]
*la matière a raison
 des automnes quand elle
 se débranche
 en avalanches de pommes* (p. 40)

On a dit, déjà, qu'il y avait du Prévert et du Vian dans cette poésie. Il faudrait peut-être ajouter le nom de Toulet. Nous sommes en présence d'un poète conteur (lire « D'Atomama en Ipanéma », récit d'une époustouffante partie de chasse !), il est sensible au *swing* du vers, à l'humus des mots. Mais les nourritures terrestres, les pommes les plus hautes, dont est friand le poète, dévoilent toujours, dans leur envers, la mort qui bouge, déjà, à l'intérieur : « rondeur des pommes / qui finiront par avoir notre peau / et nous la leur » (p. 72).

Le poète, porté par une mélancolie riieuse, séduit le lecteur par un subtil mélange de poésie facétieuse et de délectation morose. Entre les pommes les plus hautes et celles qui jonchent le sol : une vie d'homme.

Espèce menacée

Stefan Psenak, franco-ontarien d'adoption, fait paraître au Nordir un second recueil après *Pour échapper à la justice des morts* paru en 1994. L'usage des pronoms dans les poèmes semble avoir été à l'origine de la division du recueil. Le vous domine les deux premières parties, soit « Vous êtes d'une espèce menacée », titre qui est également le vers sur lequel se referme ce long poème, et « Vous ne croyez pourtant ni à dieu ni aux hommes », qui exploite la face sociale d'un personnage tenu à distance par le poème.

J'ai la nette impression que ce vous est le reflet du poète, il sert une mise à distance d'une émotion qui sera plus présente dans les parties

subséquentes. Ces dernières mettent en scène le sujet et sa compagne dans une forme de dialogue narré dans lequel l'un et l'autre prennent alternativement la parole. « Le fantôme d'immortalité » s'ouvre sur une provocation de la part de la femme et devant lequel abdique rapidement le poète. C'est un thème vieux comme le monde que l'amour célébré dans toute sa violence en termes guerriers. Des deux protagonistes, c'est la femme qui semble avoir le dessus, c'est elle qui porte haut le flambeau du verbe alors que le poète cède en cherchant du côté de la poésie, en résistant difficilement à la tentation de sacrifier la femme (« tu n'es pourtant / ni ma religion / ni la motivation de ma chute », p. 45). Est-ce la peur du vaincu qui fait déboucher cette partie sur « La folle idée de te tuer » ? Si les premières séquences nous montrent le poète penché sur le cadavre (de papier, comme de raison !) de sa compagne, celle-ci, immortelle, reprend la parole par la bouche même du poète, comme dans la section précédente. Encore une fois, le poète est déchu. Et déçu. Fin du fantôme. Quant à la toute dernière section, elle brosse le tableau d'émigrants de l'Europe de l'Est, tableau assez bien réussi, bien que le pathétique soit un peu poussé à certains moments.

En somme, un recueil bien écrit, mais qui pêche peut-être par sa trop grande uniformité.

Futilité du parcours et vice versa

Le troisième recueil que publie Carol Lebel aux Éditions du Loup de Gouttière est entièrement consacré à l'écriture de haïkus. Comme il est précisé en quatrième de couverture, ce sont des « haïkus urbains », c'est-à-dire qu'ils saisissent l'instant non pas, comme il est de tradition, à travers une contemplation qui trouve ses analogies dans la nature, mais dans le cadre plus mouvant de l'effervescence de la ville. Voilà en effet un milieu pour lequel le temps ne semble jamais se fixer. Suspendre, pour un instant, c'est, comme chez Baudelaire dans « La passante », être arrêté dans son quotidien par une « beauté fugitive ».

Comme André Duhaime, dédicataire du recueil, ou Robert Mélançon et Jacques Brault dans *Au petit matin*, Carole Lebel a voulu à son tour capter ces instants de grâce. Le risque est toujours grand ; il faut éviter que la vision fugace, futile même (et c'est l'un des aspects qui échappe le plus aux Occidentaux que nous sommes, comme l'a montré Roland Barthes), puisse donner prise à quelque chose de plus que la banalité de la chose dite. Il faut donc que le poème, dans sa volatilité, persiste assez longtemps dans l'esprit du lecteur pour qu'il se mette à l'habiter à son tour et qu'il en tire quelque chose, ne serait-ce qu'une saveur, vite chassée par son esprit toujours en mouvement.

Carol Lebel a-t-elle réussi ? J'ai bien peur que non. La plupart des haïkus se coiffent systématiquement d'un premier vers du genre « ça se passait... ». Un exemple entre cent : « au travail / sur un bureau : photo de famille / sur un autre : photo d'un chien » (p. 14). Une fois, deux fois, passe encore, mais quand deux cents poèmes sont construits de cette façon, ça peut devenir lassant comme une enseigne qui clignote sans arrêt. Avec, en plus, cette manie complaisante de se dire poète à travers les poèmes. Parfois, une réussite, ici et là, d'un bel humour noir : « partie de cache-cache au cimetière / mort le premier trouvé » (p. 19) ou d'une mélancolie contemplative : « en silence l'ami malade / fixe une mouche qui agonise » (p. 65). Et quelques autres encore, mais c'est bien mince. Le regroupement par thèmes aurait pu sauver le recueil de la monotonie. Peut-être.

En attendant, lire ou relire les poèmes du dédicataire.

